

QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ?

Réflexions sur un livre de Jean-François Kahn

Par Philippe MALIDOR, journaliste,
correspondant de Radio-Réveil

« Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? » (Jn 18,38)

Philosophie concrète, pratique, incisive, corrosive, truculente, et parfois contestable : ainsi peut-on caractériser le livre de Jean-François Kahn : *Esquisse d'une philosophie du mensonge*¹. Cet ouvrage est bien dans la veine du directeur de *L'Événement du Jeudi* : l'homme est habitué à prendre quelques risques ; il ne se dissimule jamais derrière un ton universitaire faussement neutre. Il sait oser se tromper. Je commencerai donc par lui rendre un hommage appuyé pour la qualité de son essai. En fait d'« esquisse », c'est presque une somme (en tous cas, celle de vingt-deux ans de recherches et de réflexion personnelles).

Pourquoi, dans une revue de théologie, consacrer un gros article au livre d'un auteur qui ne fait pas mystère de son mécréantisme ? Eh bien, peut-être parce que, précisément, Jean-François Kahn est un libre-penseur. Non que je le croie affranchi de toutes chaînes de pensées – lui-même dissipe toute illusion à cet égard. Seulement, non intimidé par une révérence ou par une référence au sacré, Jean-François Kahn pourfend ici et là, et retourne le fer dans la plaie.

Et notamment dans celle des religieux. Mais alors, serions-nous donc, nous les croyants, agents du mensonge, alors que nous annonçons la Vérité ? Mentirions-nous donc par passion de la vérité ? Voire...

¹ Flammarion, 1989, et Le Livre de Poche. Toutes les citations de Jean-François Kahn sont en italiques. Les références sont données dans l'édition du Livre de Poche.

Dans cette brève étude, je me propose de résumer la pensée de cet homme qui nous observe de l'extérieur avec un certain irrespect ; pour peu qu'on le prenne au sérieux, voilà un salutaire décapage.

Mais dans le même temps, je ne laisserai pas Kahn s'en tirer à si bon compte. En effet, cet anti-positiviste se comporte de fait comme un positiviste, étranger à toute spiritualité, et pour le moins susceptible de parfaire ses connaissances bibliques. Ce qui n'annule pas, malgré ses abus et ses inexactitudes, la pertinence de son propos. *Rien de ce que je pense ne doit échapper à la contestation*, écrit-il (p. 415). Dont acte.

LE MENSONGE AU SCANNER

Le péché impuni

Qu'est-ce que mentir ? C'est affirmer quelque chose de faux en sachant que c'est faux, définit Kahn (p. 31). Pourtant, ce péché bénéficie, bizarrement, d'une impunité très solide. Peut-être parce que, pour détourner Saint Paul, quelque autre péché qu'un homme commette, celui-là n'est pas utile à la société. Politesse, diplomatie, discipline de parti, raison d'Etat : le rapport à l'autre prime sur le rapport au vrai. Au point qu'on voit même se développer actuellement la politique du « mentir vrai ».

Mais pour qui veut s'en tenir au vrai, surgit un autre problème : celui de la tolérance. Quand on croit qu'une chose est vraie, tolérer la proposition inverse revient à laisser droit de cité au faux, avec un risque de dérapage vers un relativisme généralisé² ; *et donc, puisque je m'interdis de dénoncer cette erreur (je me condamne) à un mensonge par omission* (p. 42).

Renforcer le bouclier

D'autre part, puis-je me prévaloir d'une perception neutre de la vérité ? Ma tournure d'esprit n'est-elle pas elle-même mensongère par anticipation ? *On appelle « objectivité », remarque Jean-François Kahn, ce qui consiste à mettre sur le même plan un mensonge qui vous séduit et une vérité qui vous dérange* (p. 46).

² Un des symptômes de la modernité brillamment analysé par Os Guinness dans « La Mission face à la Modernité » (*Hokhma* n° 46-47, pp. 79-113).

Le mensonge – l’auteur insiste beaucoup sur ce point – apparaît donc largement comme un phénomène d’auto-protection. L’enjeu est beaucoup plus sérieux qu’il n’y paraît de prime abord. Car il faut bien croire à quelque chose, y compris à ses propres mensonges, sous peine de sombrer dans la folie, sous peine de céder à un effondrement mental : par exemple, *au tréfonds de moi-même, je sais bien qu’il y a plus d’espèces animales sur la planète que la célèbre Arche de Noé n’a jamais pu en contenir ; mais le reconnaître, se l’avouer, revient à fragiliser toutes les autres références à une lecture littérale de la Bible* (p. 53)³. De même, dès lors que je cesse de croire que le nègre est de race infra-humaine, l’esclavage me devient (logiquement) intolérable. L’éventuelle erreur initiale deviendrait, si je persiste dans mon opinion, *un mensonge qui fait en sorte de s’ignorer* (p.53). Certains mots-réflexes, certains slogans⁴ servent à cette auto-protection : la « pacification », le « monde libre » déguisent, dans le colonialisme, de véritables opérations de guerre, et dans le fascisme des régimes autoritaires. Il s’agit là de mensonges de référence, travestis sous des dehors « avalables ».

Paroles de vérité

Caricature que tout cela ? On pourrait le dire, si ces mensonges de référence ne s’alimentaient pas de vraisemblances. Dans les deux exemples que j’ai retenus, la pacification ne peut-elle apparaître comme l’œuvre de la civilisation contre la guérilla de peuples socialement immatures ? Et le monde libre ne l’est-il pas par opposition à l’étatisme communiste, à sa rigidité bureaucratique et à son dirigisme économique ? C’est ainsi que, de proche en proche, à coups d’erreurs puis de mensonges plausibles, on en arrive à édifier tout un système mensonger : une idéologie.

Cette édification du mensonge n’est pas un accident banalisé à force d’être répété ; elle appartient à la nature humaine : *l’histoire de la pensée se confond, pour une part, avec l’histoire des procédés intellectuels grâce auxquels l’esprit humain tient la réalité à distance et repousse ses assauts* (p. 79).

Le mensonge doit s’appuyer sur des vraisemblances, et même sur des vérités. Mais hélas, *le contraire d’un mensonge n’offre aucune garantie d’être une vérité absolue*. Jean-François Kahn prend l’exemple de la bataille de Waterloo : dire que Napoléon a gagné, c’est

³ L’exemple cité mérite considération. Lire à ce sujet le savoureux livre d’Emile Dallièrre : *La tour de Babel*, pp. 114 ss. (La Pensée Universelle 1976).

⁴ ... ou certains cantiques...

un mensonge ; mais *avancer que le vainqueur fut Wellington n'est qu'une vérité relative* (p. 87).

C'est pour se rendre crédible que le mensonge doit s'appuyer sur quelques vérités. Conséquence surprenante : la vérité ne se nourrit que de la vérité, alors que le mensonge se nourrit de vérités au pluriel.

Quant à la mauvaise foi, elle pousse à mentir ou à préférer le mensonge par refus d'admettre la vérité proférée par un adversaire. Une idée émise par un membre du RPR sera combattue par les socialistes à cause de celui qui l'émet, même si lesdits socialistes la reprennent ensuite à leur compte (comme la période de la « rigueur » l'a bien montré ; la réciproque est évidemment vérifiable).

Mentir pour survivre

Si le mensonge est comparable à une violence, peut-on lutter contre lui par la vérité ? Cette « non-violence » peut-elle faire le poids ? Kahn cite un cas saisissant de mensonge « moralement obligatoire » : *Aurait-il fallu, par exemple, concéder à Hitler ce que sa critique habile de certaines perversions de la démocratie parlementaire pouvait avoir de pertinent, alors qu'il s'agissait de la survie de la démocratie tout court ?* (p. 219)

En 1989, Kahn ne pouvait pas ajouter ceci : fallait-il accepter les conditions de Saddam Hussein pour qu'il se retire du Koweït, notamment de lier la question des territoires occupés par Israël en Palestine ? Et accorder du même coup à ce dictateur sanguinaire la cause-alibi qu'il lui fallait afin de se faire passer pour un humaniste ? Personnellement, je pense que ces deux cas historico-politiques sont ressemblants (quoique non identiques) ; mais fallait-il concéder à Saddam Hussein la dénonciation d'une vérité dérangeante ? Certes non, et pour la seule raison qu'elle émanait de lui...

Moins défendable est le mensonge par auto-protection de l'erreur. Car il ne faut pas confondre : *le mensonge n'est pas l'autre nom de l'erreur : il est l'alibi que se donne l'erreur pour se perpétuer* (p. 221). L'erreur est involontaire ; le mensonge est délibéré. Ainsi, selon Jean-François Kahn, l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques a été une erreur qu'on a ensuite imposée sous forme de mensonge auto-protecteur.

Vrai-faux

Jean-François Kahn relève des inversions amusantes, qui sont inhérentes à la culture, où *la notion de vérité [...] n'a guère de sens*

[...]. D'une certaine manière, *Don Quichotte*, *Robinson Crusoé*, *Hamlet* ou *Gavroche*⁵ existent, bien qu'ils soient issus de l'imagination de grands auteurs (p. 121). *Ces faux sont vrais*, insiste Kahn, non sans humour ; c'est dans le *réel culturel* qu'ils fonctionnent. De même quand la religion devient culturelle. Par exemple (et y compris dans Lé Larousse), *il ne viendrait à l'idée de personne de dire : « Vénus, dont on prétend faussement qu'elle est la déesse de l'Amour »... Depuis que le critère de sa vérité a cessé d'être théologique, Vénus est vraiment devenue la déesse de l'Amour* (p. 122). Notons au passage que nous avons peut-être là une démonstration inattendue de la fabrication des idoles, au sens biblique, ou des mythes idolâtres.

Dieu annexé

Le matérialisme est en quête d'idéal. A cette fin, il utilise diverses méthodes pour l'annexer et, finalement, pour mettre Dieu à toutes les sauces. De même que Platon liait la connaissance à la réminiscence du monde des Idées où nous aurions séjourné avant de vivre en notre corps, St Augustin dit qu'apprendre, c'est se souvenir de Dieu. Par conséquent, tout ce qui, dans la recherche, ne cadrerait pas avec l'idée (ou le « souvenir ») de Dieu sera censuré. Jean-François Kahn parle même à cet égard d'une *nuit intellectuelle qui s'abattra sur le bas Moyen-Age. Le règne institutionnel du mensonge* (p. 149). Plus loin, il écrit : *Galilée prouve Dieu par Galilée. Pour lui, connaître c'est comprendre. Et comprendre, c'est retrouver l'explication de l'origine divine que la pensée porte en elle.*⁶ Dieu est aussi le bouche-trou de la science ; il est *la part illimitée de vérité qui reste à connaître* (p. 153). Lorsque je ne sais pas, *j'ennoblis philosophiquement cette vacance*, en l'appelant Dieu (p. 154).

Vers la vérité sur des bases mensongères

Spontanément, on a tendance à croire que la quête de la vérité ne peut se baser que sur la vérité. Pourtant, nombreux sont les exemples de vérités découvertes sur la base d'un mensonge, ne serait-ce que parce que notre connaissance est partielle (comme dirait St Paul) et de surcroît souvent fausse puisque, comme Kahn a raison de le souligner,

⁵ J'ajouterais Tintin et Astérix.

⁶ Descartes raisonnera de même et expliquera le brouillage de l'erreur par la vilenie du « malin génie ». Pascal, lui, restera au-dessus de ces arguties et renoncera à mettre la foi en équations.

le réel nous ment (par exemple, le soleil qui *semble* tourner autour de la Terre).

C'est pour servir une religion fausse que l'astrologie hellénistique fonda la science astronomique : *Ainsi une absurdité accoucha d'une science véritable* (p. 97), au point même qu'un Grec imagina dès le III^e siècle avant J.-C. le système de Copernic (l'héliocentrisme ; la rotation de la Terre sur elle-même et autour du soleil) !

Ce phénomène se retrouve en philosophie puisqu'une théorie ne peut s'édifier qu'en fonction de son système de coordonnées imparfait. C'est une lapalissade trop souvent ignorée qu'une hypothèse ne peut, par définition, se présenter comme vraie puisqu'elle est aspiration *vers* le vrai⁷. C'est donc qu'elle repose sur une part de mensonge non élucidé.

Au fur et à mesure des avancées scientifiques ou philosophiques, les théories s'érodent, s'écroulent, sont remplacées ou dépassées. Dans une destruction-reconstruction perpétuelle, *toutes les pensées passent à travers la pensée* (p. 170), en ce sens qu'elles en tirent leur origine (relative) et qu'elles la nourrissent (de manière tout aussi relative, d'ailleurs).

Je pense, donc je suis ? Non... Je pense, donc nous sommes (p. 171). Tout seul, je ne pourrais même pas penser. Par conséquent, je suis embarqué sur la galère « mensonge », avec toute la pensée qui m'a porté depuis des millénaires.

Vérité-moment ; mensonge-état

Le mensonge arrange beaucoup de monde ; il est même très utile pour préserver l'ordre. Le mensonge est un état qu'il convient de préserver pour défendre tout système (philosophique, scientifique, social, politique...) alors que la vérité, telle un chien dans un jeu de quilles, serait le « moment » déstabilisateur. Je me contente de mentionner cette idée qui est fondamentale dans l'ouvrage que nous étudions. Mais je la réserve pour la suite. Car il faudra bien savoir si l'Eternel, dans ce cas, peut quand même être et demeurer la Vérité – autrement dit, s'il y a un *état* de vérité en Dieu.

Le mensonge crée sa propre science. A cet égard, Jean-François Kahn n'a pas de mots assez durs contre le communisme qui a fabriqué son mensonge de A jusqu'à Z.

⁷ « La philosophie est un non-savoir », disait Merleau-Ponty.

Les statistiques et les sondages produisent aussi du mensonge (suivant le contexte, l'ordre et la formulation des questions). Sans compter que la généralisation des données s'avère par nature mensongère quant aux individus.⁸

Le réel ne se lit jamais comme un livre ouvert : il faut le décrypter, puisqu'il n'est pas neutre (le regard de l'observateur ne l'étant pas davantage). Alors, que dire de l'Histoire, et du rôle de l'historien, appelé non pas à ordonner les documents qu'il consulte, mais à débusquer le mensonge qui s'y cache, notamment derrière les textes... officiels ! Par conséquent, *le mensonge nous apprend plus que le « vrai », parce que le vrai est très relatif alors que le mensonge, une fois repéré, est, lui, totalement vrai en tant que mensonge* (p. 384). Kahn va jusqu'à dire qu'Histoire et idéologie (jusqu'au siècle des Lumières, selon lui) ne faisaient qu'un.

Centrisme révolutionnaire ?

Puisque le contact et l'observation du réel nous trompent, c'est l'abstraction de la théorie qui nous sauvera, affirme Kahn (exemples personnels de journaliste à l'appui). Mais il faut encore, une fois cette théorie bâtie, récuser la bipolarité, qui est source de mensonges, de fanatisme. Comme Galilée, expulser un centre établi pour le remplacer par un autre centre (le contraire d'un nouvel extrémisme). Einstein pensait qu'une nouvelle théorie ne naissait pas en faisant table rase des précédentes mais en les escaladant pour découvrir, comme du haut d'une montagne, de nouveaux points de vue (notons qu'Einstein, en disant cela, ne semble pas, contrairement à celui qui le cite, obsédé par les mensonges qui l'auraient précédé...).

Jean-François Kahn, conscient de ne pas échapper à l'universalité du mensonge, choisit, me semble-t-il, un scepticisme qui lui interdit de prendre parti totalement : c'est le centrisme, non pas confortable, mais révolutionnaire, en ce sens qu'il se veut prêt à se remettre perpétuellement en question, à se déplacer, voire à se saborder.

Que peut-on penser de cela ? Le scepticisme est-il la condition de l'accès à la vérité ? La certitude est-elle forcément mensonge, ou source de mensonge auto-protecteur ? C'est ce que nous allons essayer de déterminer, nous qui prétendons que Jésus est le chemin, la vérité et la vie. Au risque de nous attirer les foudres de Jean-François Kahn.

⁸ Je crois que c'est Alfred Sauvy qui a fait cette remarque savoureuse : Dupont trompe sa femme deux fois par semaine, et Durand est fidèle. Statistiquement, ils trompent tous les deux leur femme une fois par semaine.

La religion qui entrave

A l'érosion perpétuelle des systèmes philosophiques, Jean-François Kahn oppose *la résistance des dogmes originels purement religieux*, [...] aussi « mensongers » soient-ils (p. 163). La philosophie, à ses yeux, sort grandie de sa perpétuelle évolution, que refuse le religieux. Et par exemple, force est bien de constater que le marxisme, aussi funeste et quasi-religieux soit-il, est en train de briser ses dogmes un à un... démarche que Luther et la Réforme attendent du Vatican depuis bientôt cinq siècles... Jean-François Kahn critique à juste titre les entraves que l'Eglise a mises dans les jambes de la science et de la philosophie, obligeant un Descartes à finasser, un Galilée à se rétracter, ou un Giordano Bruno à rôtir.

Faut-il pour autant réduire la stabilité des religions à un immobilisme obscurantiste ? Cela suffit-il à expliquer que la foi de quelques tribus de bédouins soit en passe de devenir la première religion du monde au bout de 1400 ans d'existence ? Cela suffit-il à expliquer que, malgré ses conséquences sociales désastreuses, une tradition cinq fois millénaire subsiste dans le sous-continent indien ? Cela suffit-il à expliquer que Moïse et les apôtres continuent d'être les auteurs les plus vendus dans le monde ?

Le dogmatisme et l'ancrage au sacré sont des explications un peu courtes, mais que j'aurais du mal, en l'état actuel de mes réflexions, à prolonger. D'autant plus que, croyant que nul ne vient au Père que par Jésus-Christ⁹, il me paraît difficile de comprendre l'extraordinaire pérennité de religions totalement différentes et, semble-t-il, peu bénéfiques au genre humain.

Nullement en phase avec le phénomène religieux, Kahn en arrive à se contredire : rendant hommage à l'exaltation de l'individu par le christianisme alors que dans le *paganisme*, (il) était un jouet des divinités ou du destin (p. 423), il dit ailleurs, en particulier sur le panthéon gréco-romain, que l'on pouvait faire à peu près ce que l'on voulait de ces dieux-là (p. 249) ; d'où, selon lui, la liberté d'investigation scientifique et technologique laissée à ces païens-là. Idem au sujet des Baals qui n'auraient été que des copies conformes des humains : bagarreurs, intrigants et ripailleurs. On se demande alors : pourquoi les oracles, pourquoi les astrologues, pourquoi les sacrifices

⁹ Selon des voies parfois moins simples qu'on ne le prêche souvent, comme le laisse entendre Rm 2,12-16.

et pourquoi les enfants jetés vivants dans la gueule de Moloch, si ces dieux-là étaient si dérisoires, voire risibles...

Quant à la Réforme, qui aurait *malgré elle* [...] *rendu objectivement service à la résistance anti-totalitaire en portant la division dans le camp du pouvoir* (p. 276), l'analyse là aussi est trop sommaire. Je ne développerai ici ni ce que d'excellents historiens pas toujours protestants ont écrit sur l'apport actif de la Réforme dans la Renaissance (y compris en matière de progrès scientifique), ni le thème de la désacralisation du monde et des autorités que les Réformateurs ont opérée. Qu'on se reporte seulement à l'étude de l'Académicien catholique Alain Peyrefitte dans *Le Mal Français*, critiquant sans ménagement sa propre église et attribuant résolument à l'esprit réformateur la sortie du sous-développement, « état naturel de l'humanité depuis l'origine » (le compliment sous-entendu n'est pas mince !).

La Bible : un mythe elle aussi

Parlant de l'élaboration de la Bible, Jean-François Kahn ajoute fort honnêtement : *ma culture en la matière n'est pas telle que j'en puisse juger en toute connaissance de cause* (p. 257). Je salue cet aveu, d'autant plus que nous avons tous tendance à nous prétendre qualifiés même en dehors de notre spécialité.

L'histoire de la bataille de Poitiers et l'histoire de Jeanne d'Arc relèvent essentiellement de la légende, dit Kahn en quelques paragraphes d'une cruauté à l'humour ravageur. Il en serait de même de la création : *Au commencement était le mensonge* (p. 242), l'homme n'a pas été créé. David et Goliath, c'est de la blague, etc.

Domage que Kahn ne se tienne pas au courant des immenses progrès de l'archéologie biblique et de l'histoire comparée des peuples de l'antiquité. En ce qui me concerne, c'est aux archéologues que je dois la pierre de fondation de ma foi chrétienne. Depuis bientôt quinze ans, tout me confirme que ma confiance dans les rouleaux bibliques est bien placée.

Cela ne prouve pas, me rétorquera-t-il, même si les manuscrits sont authentiques, très anciens et très nombreux, que ce qu'ils rapportent soit vrai.

Peut-être. Si ce n'est l'extrême fidélité des copistes d'un millénaire à l'autre. Si ce n'est leurs scrupules religieux à recopier exactement ce qui leur avait été légué, au point de ne pas gommer certaines contradictions factuelles (par exemple, des différences de chiffres sur tel ou tel épisode entre les Rois et les Chroniques, ou des

divergences relativement mineures entre les évangiles synoptiques). La force de la Bible, héritage du peuple d'Israël, c'est sa fantastique capacité à l'autocritique, courageusement et miraculeusement sauvegardée au fil des siècles, comme le rappelle Alphonse Maillot. C'est sa capacité inégalée à poser des questions sans réponses, à fournir elle-même des « colles » philosophiques, éthiques, théologiques (Job, Ecclésiaste). C'est le soin qu'elle met à réunir des témoignages « en relief », en retenant non pas un, mais quatre évangélistes, de multiples prophètes et toute une équipe d'apôtres aux caractères et aux options parfois opposés.

Autrement dit, les canons vétéro et néo-testamentaires portent en eux-mêmes la capacité de détruire leurs propres mythes... en admettant qu'il y en ait.

Des auteurs nus

Jean-François Kahn remarque pertinemment que tout écrit est tributaire des « tripes » de son auteur : *Est-il indifférent de savoir que tel logicien fut un spéculateur émérite, que tel métaphysicien exerça les fonctions de pasteur protestant, que tel idéologue devint ministre, que tel moraliste était homosexuel ou qu'Auguste Comte ressentit la passion amoureuse que l'on sait à l'endroit de Clotilde de Vaux ? C'est pourquoi il n'y a pas de système de pensée « en soi »*. Et que le mensonge y est présent, ajoute Kahn.

Il convient donc de relativiser tout document écrit en fonction de la personnalité de son auteur. C'est là un excellent conseil méthodologique, mais qui ne doit pas faire oublier que, fort heureusement, des hommes peuvent élaborer une pensée meilleure que leur propre capacité à la vivre : « Les chansons sont souvent plus belles que ceux qui les chantent », a écrit Jean-Jacques Goldman sur la pochette d'un de ses disques.

Mais retenons volontiers la remarque de Kahn avec ses incidences négatives, et prenons deux exemples bibliques :

Dans II S 11-12 nous est racontée la tragique « aventure » que le roi David eut avec sa séduisante voisine Bath-Shéba (Bethsabée) : pour coucher avec elle impunément, n'alla-t-il pas jusqu'à faire envoyer son mari en première ligne dans la guerre contre les Ammonites ? Or, premièrement : l'auteur du deuxième livre de Samuel ne sacralise pas le roi, dont la honte est étalée à ses propres yeux par le prophète Nathan. Y a-t-il un seul épisode équivalent chez les chroniqueurs de la couronne française ? Deuxièmement : dans le Ps 51, introduit par le rappel de ces circonstances criminelles, c'est le roi David lui-même qui se repent de

son forfait, si clairement que sa confession nous parvient sur parchemin, sur papier et même sur disquette trois millénaires plus tard !

Mêmes remarques quant au roi Salomon, célébré mais aussi critiqué dans I R et II Ch, et auto-critiqué dans le très beau livre de l'Ecclésiaste. Idem pour l'apôtre Pierre, dérisoire Rambo qui s'empresse pourtant de renier le Christ à la première vague menace. Idem pour Paul, l'intégriste juif, inquisiteur criminel converti par le Christ sur le chemin de Damas.

On pourrait pareillement citer tous les prophètes bibliques, etc. Critique et auto-critique des acteurs de la Bible, exposition de leurs faiblesses, de leurs lâchetés, de leur détresse (Elie, Jérémie...) : tous les outils nous sont fournis pour faire le tri, pour pratiquer une herméneutique solide (appuyée par d'autres documents d'époque). Cette franchise et cette transparence sont contraires à toutes les traditions humaines, car elles visent à démontrer ceci : « Ce ne sont vraiment pas les hommes, surtout pas les rois, qui font l'histoire du salut. C'est Dieu qui l'assure par eux et souvent malgré eux... »¹⁰ La Bible ne concède aucune distorsion propre à avantager l'homme. Non dictée d'en haut, comme le Coran est censé l'avoir été par l'ange Gabriel, élaborée, faut-il le dire ainsi, dans la tripe humaine par l'inspiration du Saint-Esprit, la Bible est un recueil dangereusement incarné dans l'histoire d'un peuple « à la nuque raide ».

Couacs bibliques

Peut-être est-ce cette humiliation des hommes devant Dieu qui permet au judéo-christianisme de trancher nettement entre le bien et le mal, sans risquer de tomber dans cette bipolarité qui *tend à transformer l'erreur en mensonge* (p. 227). Humainement, le danger est certain : radicaliser les antagonismes pour mieux aplatir l'adversaire, c'est mentir par occultation de tout ce qui viendrait saper *notre* vérité. A cet égard, il est tout à fait remarquable que tous les articles de la foi biblique (hormis ceux résumés dans le Credo, qui traduisent les bases les plus indiscutables du message scripturaire) butent un jour ou l'autre sur un ou deux versets qui les relativisent peu ou prou, comme si l'Eternel avait pris soin de ne pas se laisser mettre en boîte. Vous défendez l'irréversibilité du salut ? C'est bibliquement légitime, mais l'épître aux Hébreux comporte des passages terribles sur ceux qui le perdent. Vous défendez le salut par la foi seule ? C'est rigoureusement

¹⁰ Alphonse Maillot : *Gros Plan sur l'Ancien Testament*, éditions du Moulin 1987, p.94.

exact, mais sans les œuvres, la foi est morte en elle-même, affirme Jacques, et d'autres avec lui. On pourrait trouver d'autres exemples encore plus délicats.

La Bible ne dit pas tout et son contraire. Mais elle s'arrange toujours pour glisser le petit grain de sable qui nous poussera, soit à modestement admettre notre part d'ignorance fondamentale, voire définitive, soit à tomber dans le travers dénoncé par Kahn : passer sous silence tout ce qui affaiblirait notre théologie, gommer les versets qui nous dérangent, bipolariser par voie d'omission volontaire ou subconsciente. Mais cela, c'est le fait de l'Eglise, et plus encore des sectes. Et non des soixante-six livres de la Bible *pris dans leur ensemble*.

En effet, pour toutes les raisons que je viens de développer, je ne crois sincèrement pas que la Bible ait façonné des mythes, c'est-à-dire, selon Kahn, des histoires fictives dont les fabricants ne sont pas dupes.

L'arroseur arrosable

1) n'est envisageable que ce qui apparaît, 2) ne peut être que ce qui est déjà (p. 357). Jean-François Kahn dénonce dans cette formule l'attitude des néo-positivistes qui sévissent dans les sciences sociales, mettant l'humanité en équations, imbus de leurs techniques d'investigations soi-disant infaillibles. Or, on peut retourner cette description contre son auteur, du moins en matière spirituelle. En effet, Kahn se révèle parfaitement imperméable à tout ce qui sort du champ analysable de sa propre perception. On cherchera en vain dans cet ouvrage la moindre amorce de sensibilité au monde spirituel et, bien sûr, aux miracles. D'où la dérision avec laquelle les récits de miracles (ou de faits extraordinaires) sont traités, relégués *ipso facto* au rang de mythes, évidemment mensongers. Les tenants de la méthode historico-critique de la Bible ont ainsi été conduits à évacuer plusieurs faits fondamentaux de la Bible ; à ce sujet, Henri Blocher résume ainsi la position des historico-critiques : « Effectivement, des événements comme la résurrection du Christ, puisqu'on ne voit pas la pareille aujourd'hui, ne peuvent être pris que comme des images, que comme des fictions. »¹¹ Que comme des affabulations, dirait Jean-François Kahn, débarrassé des derniers scrupules des théologiens.

¹¹ *La Bible : des histoires... historiques*. Interview de Ph. Malidor. Brochure disponible auprès de Radio Réveil CH-2022 Bèvaix. Voir également de H. Blocher : « Inerrance et Herméneutique. » dans *Dieu parle !*, éditions Kerygma 1984.

Or, ce positivisme à la Saint Thomas constitue une des faiblesses essentielles du livre de Kahn, en ce qu'il assimile *a priori* au mensonge ce qui, dans le religieux, échappe à l'expérience humaine ordinaire.

Certes, on admettra très volontiers le caractère mensonger ou, tout du moins, faussé, des religions dont on n'est pas un adepte ! Eh bien, je serais prêt à considérer cette hypothèse pour tel ou tel livre biblique pris isolément. Seulement, envisagés dans leur ensemble comme ils doivent l'être, les livres saints se protègent mutuellement de toute dérive, de toute récupération sectaire, comme je l'ai suggéré plus haut. L'apôtre Paul avait bien flairé le danger, lui qui, se disant simple « ouvrier avec Dieu », refusait d'être suivi à titre personnel pour son enseignement (I Co 3,4-11).

Quand l'exégèse biaise

Sur le plan de l'exégèse, bien des observations de Jean-François Kahn font mouche. Et que celui qui n'a jamais esquivé de questions embarrassantes, que celui qui n'a jamais essayé de trouver *quelques rustines métaphysiques de secours* (p. 287, sic !) pour que sa conclusion tienne debout lui jette la première pierre. Certains ajoutent, d'autres édulcorent, et d'autres bloquent. Tradition catholique, libéralisme protestant, fondamentalisme évangélique : comme dit la chanson, « tout le monde ment ».

Et cela d'autant plus volontiers que les mensonges qui nous arrangent passent bien, rappelle Kahn. Le meilleur exemple, c'est l'excellente théologie des amis de Job qui, pour ne pas devenir schizophrènes, cherchent une bonne raison à sa souffrance, développent avec talent des arguments tellement valables que nous avons vite fait de les reprendre à notre compte lorsque, par exemple, on nous interroge sur la maladie, la guerre, l'existence des prédateurs dans le règne animal, etc. !¹² La logique théologique a toutes les apparences de la fidélité. Hélas, bien souvent, elle n'est tout simplement pas vraie. Et le livre de Job se termine, après de savantes considérations, sur une non-réponse à la question posée, sur une absurdité morale et théologique, sur une absence de justification de l'horrible pari entre Dieu et Satan dont Job a été l'instrument.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette démarche n'a pas fait école, sauf chez les penseurs et romanciers de l'absurde (à cette

¹² Pourquoi les gazelles, les vers de terre ou les crevettes devraient-ils subir les conséquences d'une défaillance humaine ? demande Jean-François Kahn (p. 286-287).

différence près que l'absurde leur sert de religion, ce qui n'est pas le cas pour l'auteur de Job). Billy Graham a dit que l'Evangile n'a pas besoin de défenseurs mais de témoins. Si cette excellente remarque servait d'éthique aux docteurs de l'Eglise, l'essentiel des mensonges qui ont été proférés, des vérités qui ont été occultées et des réponses qui ont été forcées n'auraient pas existé. Il sera facile de voir la poutre dans l'œil des Témoins de Jéhovah lorsqu'on lira sous la plume de Kahn : *Les fidèles sont-ils encore dans l'erreur que déjà les grands prêtres mentent* (p. 51). Mais n'est-ce pas exactement contre ce danger que l'apôtre Jacques mettait en garde les chrétiens eux-mêmes : « Ne soyez pas nombreux à vouloir être docteurs, mes frères, car vous savez que nous subirons un jugement plus sévère. » (Jc 3,1) D'autre part, Kahn a-t-il tort de dénoncer certaines formes d'adoration qui ne sont plus que *prétexte à une exaltation auto-promotionnelle coupée de ses racines spirituelles [...], mensonge amnistié par l'apparence du sacré* (p. 84) ?

De même (nous l'avons vu notamment chez les amis de Job), gardons-nous de la foi-rationalisation de l'irrationnel. Toutefois, je ne suivrai pas Jean-François Kahn entièrement sur ce terrain, dans la mesure où il ressort de son livre que la foi se réduit finalement plus ou moins toujours à cela. Or, c'est plutôt lui qui rationalise tous les phénomènes spirituels surnaturels... par sa non-foi ! *Où est la place de la science quand il y a révélation ?* (p. 258) Nulle part, suggère Kahn – et réciproquement, si je l'ai bien compris. A cet égard, l'auteur ferait bien de se documenter sur la théologie moderne, toutes confessions chrétiennes confondues, qui a depuis longtemps dépassé le vieil antagonisme positiviste science-contre-foi. De Lecomte du Noüy à Serge Tarassenko, il est clair que les progrès de la science ne font nullement reculer Dieu ; nos savants contemporains, notamment Einstein, rapprochent même les deux... quand leurs travaux ne les amènent pas... à se convertir ! Combien puérile, par conséquent, cette phrase de Kahn : *Dieu est d'autant plus malléable qu'il n'existe pas. L'embêtant avec la matière, c'est qu'elle existe* (! p. 157).

Herméneutique contextuelle

Lorsqu'on étudie respectueusement un texte saint, on craint toujours de s'élever au-dessus des pâquerettes, ou de déraciner le pied de la lettre. Ce que la Bible dit, Dieu le dit, n'est-ce pas ?

Mais ce que nous avons exposé plus haut de la transmission de la pensée de Dieu par le canal humain nous met tout à fait à l'aise devant cette judicieuse et irréfutable constatation de Kahn que je répète : *Je pense, donc je suis ? Non... Je pense, donc nous sommes*

(p. 171). Impossible de concevoir une pensée sans histoire, isolée de la société ou du groupement dans lequel elle s'élabore.

Les auteurs n'ont donc pas échappé à leur contexte culturel. A nous maintenant de nous approprier l'essence de leur message dans notre contexte. Délicate opération de tamisage, où il faut distinguer le relatif de l'absolu, l'injonction personnalisée du commandement universel, le provisoire du durable, etc.¹³ En effet, *un texte est toujours historique et lui-même sous-tend une histoire*, rappelle Kahn (p. 395).

Hélas, notre réflexion théologique risque à tout moment soit de déraiper dans le n'importe quoi, soit de se raidir dans la crainte de l'erreur. Nous serions peut-être plus détendus sous ce rapport si nous commençons par relativiser nos propres perceptions de la pensée divine. Qu'on songe au brusque renversement de tendance qui eut lieu dans la chrétienté du IV^e siècle en matière de service militaire : la conversion de l'empereur Constantin fit passer les chrétiens de l'état de minorité persécutée à celui de collaborateurs du pouvoir. C'est ainsi, rappelle le théologien mennonite Neal Blough, que, « d'une méfiance assez générale par rapport au service militaire et à la violence, on passe à la possibilité pour le chrétien de tuer dans certaines circonstances. »¹⁴ Alors que tout acte de guerre, même légitime, entraînait, pour les premiers chrétiens, pénitences ou sanctions, on en est aujourd'hui à demander aux objecteurs de conscience de se justifier ! C'est assez dire que nombre de nos « absolus » sont pour le moins révisables ! Ce que je pense, c'est-à-dire, ce que nous pensons aujourd'hui, Dieu le pense-t-il ? Et de la pensée d'un David, d'un Salomon, d'un Esdras, d'un Paul ou d'un Jean, que ressort-il des voies élevées de Dieu ? Uniquement ce que la grâce de Dieu leur a permis d'entrevoir du sein de leur famille pensante (Es 55,8-9 ; Dt 29,28).

Alors, Jean-François Kahn a mille fois raison d'affirmer que toute connaissance (de quelque nature qu'elle soit) ne se fonde pas sur le réel mais sur le réel *apparent*. Les leçons de ce constat sont immenses ! Car nous avons tous une propension à croire soit que ce que nous percevons du réel est une perception objective, soit que notre interprétation de ce que nous percevons est digne de confiance, voire irréfutable. En fait, c'est notre présomption qui nous aveugle. Il est d'ailleurs très réjouissant de voir que, sur le plan scientifique, plus les

¹³ Je renvoie le lecteur à l'excellent article de René Padilla : « L'interprétation de la Parole - Réflexion sur une herméneutique contextuelle », *Perspectives Missionnaires* n° 1, CH-St Blaise, 1981. Voir aussi *Evangelie, Culture et Idéologies* (Padilla, Burki, Escobar), PBU 1977.

¹⁴ Neal Blough : « Le Pacifisme évangélique », cahiers d'*Evangelie & Société* 1988-89 (CEEU).

savants sont savants, plus ils savent qu'ils ne savent pas. Louis Leprince-Ringuet ramasse le tout dans une formule astucieuse : « Un savant est un ignorant dont l'ignorance présente quelques lacunes. » Lacunes que Saint Paul estimait irrémédiables en ce bas-monde, et dont l'obstacle incontournable devrait relativiser notre rapport à la vérité, fussions-nous les « tutoyeurs de Dieu » (I Co 13,12).

Mais, une fois de plus, nous devons demander à Jean-François Kahn de tirer lui aussi les leçons de ses propres assertions : si le monde spirituel ne lui est pas apparent, cela ne l'autorise pas à le considérer comme factice, non-existant ou dérisoire.

Verrouillages réciproques

Examinons maintenant un cas exemplaire de verrouillage de la science par la religion : la question de l'évolutionnisme darwinien, dont Kahn fait un de ses principaux chevaux de bataille. Il faut reconnaître que l'Eglise n'a pas brillé par sa subtilité en la matière, se contentant d'opposer Dieu à Darwin, sans même condescendre à débattre sur le terrain scientifique.

On a beaucoup écrit sur ce sujet passionnant, parfois superficiellement ou dogmatiquement, parfois excellemment. Cet article n'est pas le lieu d'une discussion sur le fond.

Ceci étant, on constatera que Jean-François Kahn ne se montre guère original lorsqu'il procède, de son côté, à un verrouillage du créationnisme par l'évolutionnisme le plus radical. Exactement comme l'Eglise (moins les menaces de bûcher ou d'excommunication), il répudie purement et simplement tout ce qui se hasarderait à remettre un tant soit peu en cause les dogmes évolutionnistes. Affaire classée, donc : les scientifiques d'un côté, les obscurantistes de l'autre.

A sa décharge, il reste exact que (pas seulement outre-Atlantique) resurgissent quelques jeteurs d'anathèmes cherchant à imposer à leurs co-religionnaires une lecture scientifico-littéraliste du récit de la création, à l'aide d'arguments quelquefois très facilement réfutables sur la base même des textes saints.

Evoquant le fameux problème de l'œuf et de la poule, Jean-François Kahn reconnaît que l'origine de tout attribuée à Dieu est une réponse unique et simple face à une multitude de questions que l'évolutionnisme ne saurait évidemment résoudre. Mais en bon positiviste imperméable à toute notion de divinité même aux frontières de la science, il se permet d'ajouter d'un ton péremptoire : *La clarté est évidemment du côté du mensonge et l'obscurité du côté de la vérité, même si c'est évidemment l'inverse* (p. 213). Autrement dit, il est

totale­ment exclus que les fixistes aient un peu raison. Même avec les forts arguments gé­né­ti­ques, géo­lo­gi­ques, paléon­to­lo­gi­ques et autres qui ont gagné en cré­di­bi­li­té ces der­nières années.

Kahn oppose le mensonge-état à la vérité-moment. En matière d'évo­lu­tion­nisme, aucune... évo­lu­tion pos­si­ble de sa pensée fos­si­li­sée : la vérité y est devenue un état bétonné ! Flagrant délit d'incohérence !

PEUT-ON DEFINIR LA VERITE ?

Sans référence ultime

Il va falloir maintenant essayer de cerner ce qu'est la vérité. Et là, présumant sans doute de mes capacités, je ne saurais me dérober à la tâche.

Kahn prétend qu'*il n'y a pas de vérité de référence* (p. 66). Dans une conception du monde qui se présente comme agnostique et même, je le crains, athée, c'est parfaitement logique : *la vérité n'est ni originelle, ni absolue par définition* (p. 113). Voilà l'anti-prologue de l'évangile de Jean, texte que nous prendrons pourtant comme... référence puisque, des quatre évangélistes, c'est Jean qui s'occupe le plus de la vérité.

Kahn propose la conception selon laquelle la vérité, par nature, serait en recherche, en marche, en mouvement, serait un moment (au sens du *momentum* latin), condamné à devenir mensonge dès lors qu'il s'établit quelque part. La vérité ne reste vraie que par instabilité et se mue en mensonge dès lors qu'elle se prétend définitive.

Sur les plans philosophique, scientifique et politique ou, pour résumer, sur le plan de l'histoire de la pensée humaine, la démonstration de Jean-François Kahn semble étayée par les faits : les visions du monde se périment et, chaque fois qu'elles refusent leur inéluctable érosion, elles génèrent la barbarie pour commencer, et le ridicule au bout du compte. L'affaire Galilée, qui sert de fil conducteur à l'ouvrage de Kahn, suffira à illustrer cela.

Nomade's land

Jacques Ellul, citant Kierkegaard, observe que le christianisme n'a pas échappé à cet écueil : en cherchant à s'imposer aux masses comme norme souveraine, « le christianisme a été aboli par sa propagation. » Ellul lui-même ajoute : « Pour le salut comme pour la foi, comme pour la liberté, [...] avec Dieu, l'affaire n'est jamais faite.

Je ne suis jamais installé. »¹⁵ La vie spirituelle chrétienne serait donc parfaitement inconfortable et constamment paradoxale puisque l'Eternel qui fonde notre existence nous conduit non pas à nous installer dans la vérité révélée, mais à marcher à sa suite. On comprend mieux pourquoi Abraham, appelé par Dieu à quitter son sol natal sans savoir où il allait, est surnommé « le père des croyants ». Croire c'est, contre toute logique, devenir nomade. N'est-ce pas cette constante disponibilité à la vocation divine que Paul préconisait, lorsqu'il nous incitait à « marcher en nouveauté de vie » et à nous « laisser transformer par le renouvellement de l'intelligence » (Rm 6,4 et 12,1) ?

Sous ce rapport, le statut, ou plutôt le non-statut de la vérité prend valeur d'exhortation pour le peuple chrétien, y compris pour les héritiers de la Réforme, si prompts à se recréer des papes et des dogmes superflus ! L'Absolu en lequel nous croyons nous impose d'avancer, sans nous fixer jamais !

Seulement, n'y a-t-il pas quelque part un fond de vérité non-négociable, un credo intangible parce qu'il concerne la personne même de Dieu manifestée en Jésus-Christ ? Cette phrase de l'apôtre Jacques risque de faire tinter les oreilles de Jean-François Kahn, grand admirateur du XVIII^e siècle ! : « ... toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières, chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation. » (Ja 1,17) Or, nous chrétiens croyons que Dieu est à la fois la source de la vérité et la vérité elle-même ! Pire encore, Jésus dit : « Je *suis* le chemin, la *vérité* et la *vie*. » (Jn 14,6) Ce qui veut dire, *stricto sensu* : la vérité est un état, et en plus, elle se confond avec la personne du Christ ! Un comble !

Une personne... dynamique

Et si nous détenions, dans cette affirmation folle, scandaleuse aux yeux des hommes, la clef de notre énigme ? Car enfin, comment peut-on sympathiser avec la notion de vérité-moment tout en affirmant sa foi en la vérité-état en Jésus-Christ ?

Kahn ne parle de la vérité qu'en tant qu'idée. Jamais en tant que personne. Toute la différence est là. Car une idée (surtout une idée figée en vérité définitive) n'est pas vivante.¹⁶

Le Ressuscité, lui, est vivant -telle est la confession de foi de toute l'Eglise. Par conséquent, son « état de vérité » est une « vérité-

¹⁵ Jacques Ellul : *La Subversion du Christianisme*, Seuil 1984.

¹⁶ Cf « Mourir pour des idées », étude de la chanson de Brassens, par Ph. Malidor. *Certitudes* n° 148, jan-fév 1991, CH- 2022 Bevaix.

moment » puisqu'elle se meut dans le temps et même dans l'espace : « Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis », déclare le Christ. (Jn 5,17) Et « je suis avec vous jusqu'à la fin du monde », promet-il avant son Ascension (Mt 28,20). La vérité chrétienne ne saurait donc se pétrifier en un système de maximes, en une morale close momifiée dans des textes sacrés (et combien Ellul a raison de dire que la Bible n'est pas *sacrée* mais *sainte* !).

Saint Paul n'est-il pas à la fois kahnien et chrétien lorsqu'il écrit cette phrase extraordinairement hardie : c'est « (Dieu) qui nous a rendus capables d'être ministres d'une alliance nouvelle, non de la lettre, mais de l'Esprit ; car la lettre tue, mais l'Esprit donne la vie. » (II Co 3,6) Ce qui implique au passage que ses propres écrits doivent être interprétés spirituellement et non selon la lettre.

Invariance par variations

Dans son très beau (et peut-être trop dense) ouvrage *Le Tiers-instruit*¹⁷, l'Académicien Michel Serres me semble avoir eu une intuition fulgurante de ce qu'est la Trinité. Apparemment statique, le Père montre son dynamisme compatissant par son incarnation en Jésus-Christ : « On se figure le Père, omniscient, assis sur le trône de puissance et de gloire, stable. » Le Fils descend sur la terre, et même en enfer, ressuscite et remonte aux cieux : « Du Dieu qui s'incarne, les deux mouvements donnent, au bilan, un équilibre : non uniquement statique, mais compensé par la rédemption ou le rachat. Deuxième stabilité : invariance par variations, comprenant au passage une solution tragique au problème du mal. Voilà l'ombre et la lumière, la souffrance et l'omniscience. »

Mais c'est surtout dans « la troisième personne », celle du Saint-Esprit, que Michel Serres me semble exprimer le mieux en quoi le Dieu-vérité, omniscient, se mobilise, se fragilise et se fait véritable aventurier : « L'Esprit s'expose hors du Père et du Fils, sans quitter leur unité. Nul texte ne dit que cette procession s'arrête, que ce pas lancé se pose. [...] L'Esprit donc procède, absolument parlant : il quitte les stabilités à jamais, y compris celles du mouvement équilibré de l'histoire circulaire, pour se hasarder dans les mouvances instables des écarts à l'équilibre. Cela veut dire qu'il ne cesse de s'exposer. Il évolue et voyage. »

Admirable texte, où la pitié (dont la chaleur, estime Serres, ne contrebalance plus assez, de nos jours, la clarté rationnelle de la science) met en situation de vulnérabilité l'Eternel soi-même !

¹⁷ Editions François Bourin 1991 ; nous citons des extraits des pp. 88-89.

Lorsqu'on « vit en Christ », attaché à ses pas, éclairé par le Consolateur promis, suffisamment ouvert à la direction que l'Esprit nous invite à prendre, chacun pour sa part et jamais selon une recette, on peut échapper au piège très justement dénoncé par Kahn : l'« *Etat de vérité ne pourrait être qu'idéologie* » (p. 235), ressemblant par exemple aux sciences humaines (inhumaines ?) que Serres tient pour des « machines d'accusation ».

Dès que le Christ cesse d'être une personne avec qui nous cheminons, pour devenir le représentant d'une pensée, aussi admirable soit-elle, l'avertissement de Kahn retrouve une pertinence dramatique.

Ni sceptique, ni dogmatique

Jean-François Kahn nous aura donc poussés dans nos ultimes retranchements. Hors d'une démarche de personne à personne avec le Dieu vivant, manifesté en Jésus-Christ et actif dans notre quotidien par le Saint-Esprit, notre vérité peut devenir mensonge, quand bien même elle serait fidèle à son enseignement. Il est très significatif (par un singulier retournement, difficilement disséquable) que Jésus fasse des pharisiens, observateurs sourcilleux de la vérité divine à la lettre, les agents du mensonge ! « Vous avez pour père le diable [...], le père du mensonge » ! (Jn 8,44) Entre Kahn et Jésus, il y a malgré tout quelques affinités...

Il faut relever que Jésus n'a pas reproché aux pharisiens d'être hérétiques. Le mensonge relève plus d'une attitude de durcissement que d'une trahison du message biblique. C'est pourquoi les pharisiens furent la cible principale du Christ, de préférence aux sadducéens et aux Samaritains qui étaient pourtant bien plus infidèles à l'Ancien Testament.

Ainsi, nous ferions bien de purifier notre exégèse, notre théologie, notre vie d'église et notre relation à Dieu. Quant à notre dogmatique, est-elle exclusivement en référence à Dieu en tant que personne ? Ou bien, comme des pharisiens timorés, n'ajoutons-nous pas des dogmes davantage destinés à mettre Dieu dans des boîtes assurant notre sécurité religieuse ? Vaste question, vaste péché dont je ne me sens pas blanc !

Et la Bible ? Ne la traitons-nous pas comme on traite certains journaux : *on (leur) demande de quoi conforter des certitudes a priori ; on en exige non pas des faits, mais des munitions*, dit Kahn (p. 35). La Bible : mitrailleuse de papier ou parole vivante et bienfaisante ?

« Le chemin, répondit Jésus, c'est moi, (parce que) je suis la vérité et la vie », traduit Alfred Kuen. « Personne ne parviendra au Père sans passer par moi. » Tel est le Dieu en qui nous croyons.

Et c'est pourquoi nous ne sommes pas condamnés, pour échapper à l'idéologisme, à demeurer dans un scepticisme à vie, dans ce « centrisme révolutionnaire », instabilité permanente dans laquelle Kahn souhaite délibérément se maintenir pour éviter de basculer à droite ou à gauche, alors victime de la tentation bipolaire.

D'ailleurs, comment survivre en ne croyant qu'à des vérités mouvantes et provisoires ? Que seraient des vérités provisoires qui ne graviteraient pas autour d'une Vérité, certes seulement approchée par les hommes, mais qui existe bel et bien quelque part comme point de référence ou d'ancrage ?

La vérité peut-elle être un état ? nous demandions-nous.

La vérité peut-elle être *autre chose* qu'un état ?

Alors oui, mais un état tel que nous l'avons esquissé : en Dieu seulement, Dieu n'étant ni vraiment saisissable, ni totalement connaissable ; le Tout-Autre dont parlait Karl Barth, mais un Tout-Autre qui peut nous être si intime qu'il a pu nous faire cette étonnante promesse : « Vous pénétrerez la vérité, et la vérité vous fera libres. » (Jn 8,32, trad. Chouraqui)

Et c'est bien parce qu'elle est théologiquement boiteuse et philosophiquement insatisfaisante que cette vérité, un jour, pourra peut-être se manifester à Jean-François Kahn, sans qu'il soit obligé de renier le fond de son excellent ouvrage. Centrisme révolutionnaire ? Pourquoi pas avec le Christ comme centre ?

